



LES ARTICLES LES PLUS PARTAGÉS SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

1. Front national : un projet économique inconséquent
2. A-t-on « protégé le contribuable » en abandonnant l'écotaxe, comme le dit Ségolène Royal ?
3. Le camp Macron se dit victime de cyberattaques russes
4. La France reste la première destination touristique au monde
5. Présidentielle : et si c'était Xavier Niel ?

LE POINT DE VUE

de Pierre Moustial

Nous avons besoin de champions mondiaux du médical

Des grands champions mondiaux, notre pays en compte quelques dizaines et, incontestablement, il s'agit là d'un des nombreux signes de la capacité de la France à s'adapter à la mondialisation.

Des exemples ? En voici quelques-uns : Danone ou Lactalis pour l'industrie laitière, LVMH pour le luxe, L'Oréal pour les cosmétiques ou encore Engie pour l'énergie...

En revanche, la France n'aligne aujourd'hui aucune entreprise des technologies médicales dans le Top 30 mondial du secteur. Notre pays n'est pas parvenu à générer des champions mondiaux alors qu'il dispose d'une recherche et d'une capacité d'innovation médicale de premier plan.

De quoi parlons-nous ? De la médecine régénérative, de l'impression 3D qui utilise les propres cellules du patient, de l'imagerie basse fréquence de la biopsie optique, des ondes sonores, de la télémédecine ou encore des solutions innovantes pour le traitement des plaies.

La France est à la pointe pour beaucoup de ces innovations et les « success stories » d'entreprise sont nombreuses. Et pourtant notre pays enregistre un déficit commercial de 2 milliards d'euros dans ce secteur. Il exporte pour 7 milliards d'euros mais importe pour 9 milliards d'euros.

Nos start-up réalisent en moyenne moins de 5 % de leur chiffre d'affaires en France. Nous pouvons donc parler de « leur sous-développement dans l'Hexagone ». Une situation préjudiciable à plusieurs titres.

Les patients et les médecins n'ont pas accès à leurs innovations médicales, les innovations sont disponibles dans neuf cas sur dix pour les patients des autres pays européens ou américains avant le patient français et quelquefois jamais en France, le contribuable se demande quel est le retour sur investissement du crédit d'impôt recherche. Enfin, ces medtech ne peuvent pas s'appuyer sur un processus d'autofinancement à travers leur marché national, pourtant crucial et stratégique pour leur développement.

Malgré des entreprises en pointe, la France subit un déficit commercial de 2 milliards d'euros dans le secteur médical.

Nos start-up du medtech doivent quitter la France pour se financer.

Un constat inquiétant alors que, à l'inverse, nos concurrents chinois, américains et allemands se servent de leur marché national pour renforcer leurs futurs champions, les aider à s'autofinancer et aborder par la suite leur développement à l'international.

Pour se développer, nos start-up ont un besoin important de capitaux, qu'elles ne peuvent trouver en France, faute d'un environnement florissant. Celles-ci sont alors obligées d'aller soit se coter en Bourse trop tôt, soit d'ouvrir

leur capital à des investisseurs étrangers, soit finalement de se faire racheter par des acteurs internationaux. Il est donc urgent de prendre conscience que nous n'aurons des champions mondiaux français qu'avec des entreprises fortes sur leur marché domestique.

Mettons en place sans délai les mesures afin que nos medtech puissent se battre à armes égales avec nos concurrents étrangers et deviennent les futurs champions des technologies médicales que nous méritons, du fait de notre excellence médicale et académique.

Il faut améliorer le système pour la santé des patients en déployant les innovations organisationnelles (les parcours de soins avec l'ambulance et la télémédecine, le paiement à la performance), médicales (médecine régénérative) et économiques. Et, bien sûr, les technologies qui réduisent les temps de traitement ou qui simplifient les actes médicaux en favorisant une industrie numérique de santé (faire parler les données de santé pour bâtir une médecine prédictive et personnalisée, disposer d'études en vie réelle).

Nous avons les moyens de répondre aux légitimes attentes des citoyens et d'alléger le fardeau des dépenses de santé pour le budget de l'Etat, utilisons-les !

Pierre Moustial est directeur général du groupe Urgo et président de MedTech in France, l'association des entreprises du secteur des technologies médicales en France.

LE POINT DE VUE

de Bernard Attali

Oui, Saclay pourrait être un échec et voici pourquoi

J'ai beaucoup de respect pour Pierre Veltz, et son article sur Saclay dans « Les Echos » du 9 février m'a paru à la fois intéressant et... contestable. Oui, Saclay constitue un projet majeur et tout doit être mis en œuvre pour le réussir. En revanche, faire des grandes écoles (et de l'X en particulier) le frein à sa pleine réalisation me paraît un peu court, et pour tout dire faux.

Comme nous l'avons expliqué dans le rapport remis au Premier ministre en juin 2015, l'erreur de base dans cette affaire, comme dans bien d'autres, fut de concentrer tous les efforts sur les structures institutionnelles avant de réfléchir au contenu et à la vision à long terme. De sorte que le monde universitaire s'est cru autorisé à lancer une véritable OPA sur les grandes écoles du plateau et a réveillé leur tendance au splendide isolement. Vouloir la fusion de centres universitaires de 80.000 étudiants avec une école de 3.000 comme l'X (et d'autres) dans un ensemble ingouvernable était à l'évidence voué à l'échec. Surtout si l'on considère leurs différences quasi existentielles : non-sélection versus recherche des meilleurs talents, gouvernance

lourde et syndicalisée versus management modernisé et financement de moins en moins public, etc. Nous avons écrit que cela ne se passerait pas ainsi... Nous y sommes. Ceux qui, souvent par pure idéologie, ont échoué dans cette tentative d'intégration forcée d'entités aussi différentes n'ont que ce qu'ils méritent : ils ont diffusé dans les deux camps la pire des pilules empoisonnées, la méfiance.

On a voulu rapprocher deux mondes, université et grandes écoles, à la gouvernance différente.

L'obsession irraisonnée des classements a abouti à une intégration forcée, donc à l'échec.

Une autre approche était possible, plus pragmatique, et nous l'avons proposée avec le ministre de la Défense et le préfet, Jean-François Carencio : regrouper dans un premier temps les écoles d'ingénieurs du plateau en un grand centre techno-

logique à la française, sous l'égide souple de l'UPS, pour rapprocher les deux mondes de façon progressive, par paliers successifs.

L'obsession irraisonnée des classements, l'avis hors sol d'un jury Idex, inspiré par des modèles ignorant les spécificités françaises, le lobby acharné du monde universitaire animé par des rivalités de clocher freinent encore ce projet, pourtant publiquement voulu par les ministres compétents. En conséquence, il suffit de lire le dernier rapport public de la Cour des comptes pour savoir que, dans cette affaire de Saclay, la nation a dépensé quelque 5 milliards d'euros sans vision claire de l'objectif et parfois même sans bon sens. Il est peu raisonnable d'en rendre seule responsable telle ou telle de nos grandes écoles.

Je ne sous-estime pas le souhait d'indépendance de ces institutions, parfois construites au fil des siècles. En sens inverse, ne sous-estimons pas leur prestige et la valeur de leurs marques, notamment à l'international. Si échec de Saclay il y a... ce sera de toute façon un échec collectif.

Bernard Attali est senior advisor de TPG Capital.

art&culture

La délicieuse fantaisie de « Fantasio » au Châtelet

Philippe Venturini

OPÉRA

Fantasio

de Jacques Offenbach

Dir. Laurent Campellone.

Mise en scène Thomas

Jolly. Paris, l'Opéra-

Comique au Châtelet,

jusqu'au 27 février

(08 25 01 01 23), 2 h 45.

Il faudra bien finir par débarrasser Offenbach de son déguisement étriqué d'amuseur. Ses « Contes d'Hoffmann » ont commencé, depuis longtemps, ce travail salvateur. La redécouverte de « Fantasio », présenté au Théâtre du

Châtelet le temps que l'Opéra-Comique achève ses travaux, va assurément le poursuivre, grâce à l'infatigable Jean-Christophe Keck, qui en a restitué la partition. Dès les premières mesures de l'ouverture, murmurées, le compositeur entraîne le public dans un univers de tendresse et de mystère. Durant tout cet opéra-comique, il déploie un art délicat de l'orchestration, enveloppant, ici, la voix d'un hautbois, transformant, là, les instruments à cordes en une gigantesque harpe. Son inspiration mélodique demeure inépuisable et soutient, de bout en bout, cette histoire d'étudiant désargenté qui prend la place du défunt bouffon à la cour du roi de Bavière pour échapper à ses créanciers. Inspirée de la pièce d'Alfred de Musset et adaptée en livret par son frère Paul, « Fantasio » est une œuvre qui mêle amour, humour et politique (le peuple refuse de se soumettre aux caprices belliqueux des souverains) sous des allures de conte.

Thomas Jolly n'a pas cherché une actualisation qu'un tel ouvrage n'aurait pu suppor-

ter. Il en a au contraire préservé l'ambiance onirique, plongeant le plateau dans une semi-obscurité, propice aux habiles jeux de lumière d'Antoine Travert et Philippe Berthomé, et à la poésie cinématographique des décors de Thibaut Fack (la porte principale du château s'ouvre à la façon d'un obturateur photo). Des grappes de ballons roses et blancs, une nature stylisée en métal et en lumière, un dispositif scénique malin participent à la magie autant qu'à l'énergie d'un spectacle qui ne laisse rien au hasard (remarquable direction d'acteur).

Couleurs et nuances

Le plateau apporte autant de satisfactions musicales. Laurent Campellone dirige avec souplesse un Orchestre philharmonique de Radio France riche de couleurs et de nuances. On pourrait attendre davantage de séduction dans le timbre de Marie-Eve Munger, mais elle incarne la princesse avec une touchante spontanéité. De même, Marianne Crebassa, auréolée de sa récente victoire de la musique, devrait soigner sa diction alors qu'elle incarne un Fantasio avec une aisance désinvolte et une agilité féline. Bravo à Jean-Sébastien Bou et à Franck Leguérinel, ainsi qu'à toute l'équipe de ce spectacle, qui inaugure avec panache la nouvelle saison de l'Opéra-Comique. ■



« Fantasio » inaugure avec panache la nouvelle saison de l'Opéra-Comique (qui a trouvé refuge au Théâtre du Châtelet). Photo Pierre Grosbois

Elena face à son destin

Stéphanie Meunier

smeunier@lesechos.fr

ROMAN ITALIEN

Celle qui fuit**et celle qui reste -****L'Amie prodigieuse III.**

d'Elena Ferrante

Traduction d'Elsa Damien.

Gallimard, 480 pages,

23 euros.

Vous ne parlez ni italien ni anglais ? Réjouissez-vous : le troisième volet de la tétralogie d'Elena Ferrante est enfin publié en français. Depuis « L'Amie prodigieuse » (2014) et « Le Nouveau Nom » (janvier 2016), les aficionados de la saga napolitaine n'avaient eu pour patienter que les révélations d'un journaliste italien affirmant avoir démasqué la mystérieuse romancière, qui s'ingéniait à garder l'anonymat depuis vingt-cinq ans. Peu nous importe, au fond, de savoir qui se dissimule derrière cette plume acérée, si habile à décrire l'amitié ambiguë entre les deux héroïnes, Elena et Lila. Le plaisir de les retrouver est intact et ce nouvel opus gagne une dimension politique en ces années de plomb en Italie alors que les événements de 1968 se profilent et que fascistes et communistes s'affrontent sur fond de Camorra.

Celle qui fuit, c'est Elena, la narratrice. Après de brillantes études à Pise et un premier roman autobiographique à succès, la jeune femme, qui approche de la trentaine, s'est mariée avec un universitaire et vit à Florence, entourée d'intellectuels de gauche. A force de travail, c'est donc elle, Lenu, la conformiste, qui a réussi à tourner le dos au pauvre quartier du Rione de son enfance. Pourtant, derrière cette façade de notabilité rangée, Elena est en proie à de violentes

contradictions, entre ses deux maternités non désirées et une passion dévorante pour un ami d'enfance, trop longtemps refoulée. Celle qui reste, c'est Lila. Belle et d'une intelligence fulgurante, elle a quitté le confort financier offert par un mari violent. On la retrouve ouvrière dans une usine de salaisons, recueillie avec son fils par un ami d'enfance. Marcelée, famélique, Lila va pourtant échapper à un avenir bien sombre. Aidé par son ami Enzo à suivre des cours de programmation, elle deviendra pionnière en informatique et décrochera le Graal. Mais à quel prix ! En vendant son âme au mafioso des faubourgs où elle est née.

Les inséparables

Les relations des deux amies, merveilleusement relayées, passent du calme à la tempête. Limitées à quelques coups de fil au début du roman, elles enflent, se font tumultueuses. Dans cette Italie encore si machiste, toutes deux prennent fait et cause pour le féminisme naissant. Que serait l'une sans l'autre ? Entre amour et haine, le curseur entre les deux inséparables est prompt à osciller. Comme le destin d'Elena, qui bascule dans les dernières pages.

Avant une adaptation télévisée en 32 épisodes (dont Canal+ a acheté les droits), le quatrième volet est prévu pour l'automne. On reprendra volontiers une nouvelle tranche napolitaine ! ■